

The Brooklyn Rail, New York - October 2018



Edoardo Kac, *Inner Telescope in the cupola, International Space Station*, 2017. Courtesy the artist.

THE TRIUMPHANT MIDDLE

Not long ago the great English critic and historian of photography Steve Edwards complained that art historians have "paid remarkably little attention to the petite bourgeoisie," and particularly so its role as "the invisible social glue." We might add that it is worse still with critics. Indeed, even as the rapidly evolving geopolitical dynamics of class relations reclaim their sway more and more with each passing day, writing about class remains clunky, naive, boorish, and polarized—"undialectical," as we used to say—where it exists at all.

Sure, we hear about the ever wealthier 0.1% and, of course, the evermore precarious raft of the uneducated, but who writes about us as a class? Who writes about the social glue that not only keeps the whole system of exploitation and denial in place but extends it? Who writes about our role as cultural intercessors in "the space between globetrotting plutocrats on the high end and struggling flex timers below?" Who writes about our charge not to conquer the old edifice of enlightenment, but instead to dismantle it one brick at a time, opening wider and wider the rent through which the redistribution of wealth and political power that first found its current in 1980 continues to flow?

Well, there are a few who take up these questions generally—Luc Boltanski and Eve Chiapello, for example, or Thomas Frank, or Lane Relyea—but they are far between. Such self-reflexivity is hard, and taking on personal responsibility is harder still. It is not something that even the most self-punishing among us relish. It is much easier to write about that which feels other to oneself or, even easier, to be other to oneself—an out we have been taking for a long time.

If there was a moment when the cultural wing of the educated class worked overtime to imagine itself as something other than a lumpen drag on the system by donning coveralls or hewing to slogans like "form follows function" or "art into life," this was mostly because it aimed at finding a place in the still-rising industrial economy and its attendant political forms. Artists could be workers too and so they could be organized.

Since 1945, however, the ruling wannabe fantasies consecrated in our highest cultural forms have shifted from the old workerism to identifications that fall outside of the modern economy—to folk culture, say, or itinerant life, or PTSD and "resistance," or the ever popular perennially innocent brute materiality of things. Think Fete Seeger, for example, or Karen Finley, or Bruno Latour.

The role we occupy in our capacity as cultural dis-aggregators and creative destroyers, in other words, is no longer R&D for Henry Ford's empire, or Vladimir Lenin's, or Franklin Roosevelt's but instead serves the post-statist, neo-feudalizing, climate-changing agenda of the great wealth and power consolidation that dominates the headlines of our day. "Is Democracy Dying?" is the cover pitch for *The Atlantic* this month, for example, just as it was for *Foreign Affairs* in June. Indeed, these days different versions of the same twinge pop up on the New York Times' website every few hours.

There have always been two defining roles for cultural types like us: either we use our creative talents to assemble "the space between" into workable social form and in so doing make our role as the "invisible social glue" visible and testable, or we disassemble that form; either we make it about our desires and interests or we hide them by ventriloquizing the desires and interests of the other and the Other, the struggling flex timer and the globetrotting plutocrat.

Self-reflexivity is hard. Without it, however, we simply repeat the crime against humanity that Marx said was characteristic of the petty bourgeoisie: "not of doing away with two extremes, capital and wage labor,

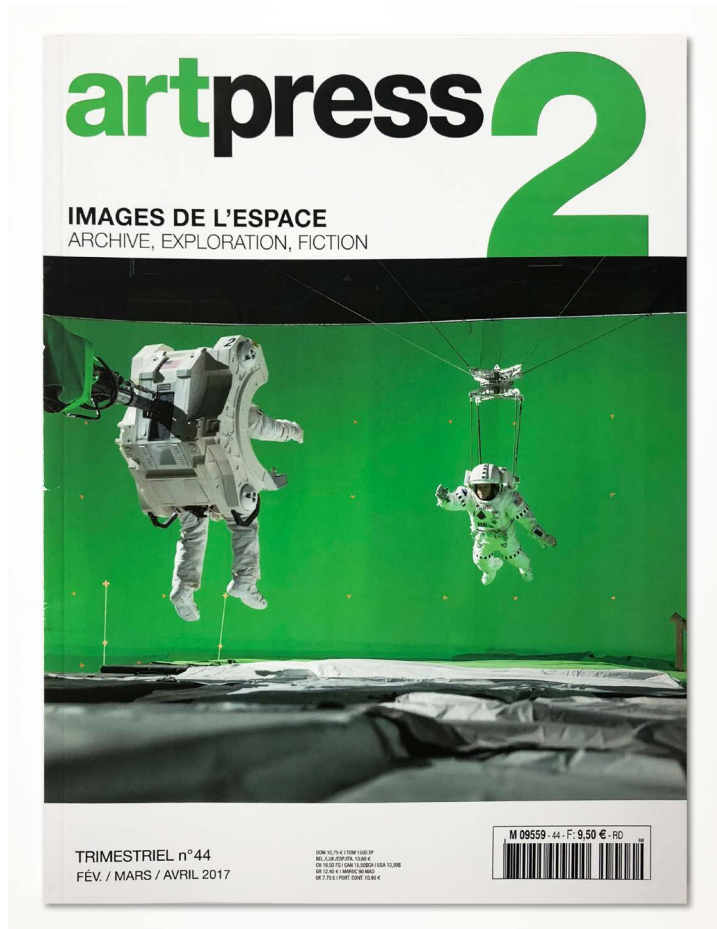
but of weakening their antagonism." In Marx's day, that weakening took the form of an airy proclivity to imagine oneself "elevated above class antagonisms" in ours it is an earthy itch to sink below, deluded or depressed, as a wannabe god or a wannabe thing, our way of tempering class conflict can be summed up with the same rule of thumb: a liberal is someone who thinks they are innocent.

BLAKE STIMSON is the author of *Citizen Warhol*.

BY BLAKE STIMSON

OCTOBER 2018

CRITICS PAGE 41



114

L'artiste Eduardo Kac et le spationaute Thomas Pasquet s'installent à l'observatoire intérieur au Centre européen d'entraînement des astronautes, à Coligny, en mars 2016. © Hugo Bonnet.

français globalement fermé apparaît alors le rôle historique d'une plateforme scientifique comme espace d'invention pour l'art. Cette liberté offerte aux artistes existe-t-elle encore dans le champ scientifique aujourd'hui ? Et si oui, où se situerait-elle ?

Gérard Azoulay. Il est toujours difficile de vouloir établir des comparaisons terme à terme, car le travail de la recherche scientifique ne se déroule pas selon les mêmes modalités et les mêmes critères que la création artistique. De plus, la recherche appliquée dans un laboratoire pharmaceutique ne répond pas du tout aux mêmes objectifs que la recherche fondamentale en astrophysique ou en sociologie des sciences, par exemple, car dans ces deux derniers cas, c'est la pertinence et l'originalité du sujet qui sera le critère déterminant de soutien par les institutions. Ce qui est réellement passionnant, lorsqu'un projet artistique se déroule dans un environnement scientifique et technique, c'est le déplacement qui s'opère sur le travail de création. Mais établir des connexions disciplinaires est avant tout rattachées à ce que chaque co-construction faussé sans. Ainsi, dans le projet *Télescope intérieur* imaginé par l'artiste Eduardo Kac et mis en œuvre par le spationaute Thomas Pasquet à bord de la Station spatiale internationale (2017), les compétences de chacun sont requises pour réussir une performance invisible et, à l'évidence, ne sont pas interchangeables. *Télescope intérieur* se matérialise par deux formes découpées dans du papier, une fois lancées en apesanteur et d'une manière que seule permet l'absence de gravité, composent les trois lettres du mot « MDI ». Ici, le spationaute est à la fois l'acteur et le premier spectateur de la performance. Mais on peut aussi retenir de cette expérience une démarche emblématique de complémentarité.

¹ Voir à ce propos *Comprendre*, le film documentaire réalisé par Rado Mosa et Peter Galbraith en 2015.
² *Journal des Arts* / *Conversations*, la première du *Art - Science Summer Academy* de la HEAD Genève (soutenu par la HES-SO), organisée à l'Université de Fribourg au mois de juillet 2016.
³ *Physique*, *Manque*, *incomplétude* et *compréhension*, HEAD Genève 2016, commissariat de Nicolas Bédou.

⁴ *Art, Science, Coexistence*, Perspectives en Art Radical ÉditoPress, HEAD Genève, 2012-2014.
⁵ *Physique*, *Manque*, *incomplétude* et *compréhension*, une direction d'Éric Luce, Institut de l'architecture de ses ateliers et le festival de la *Head*. Jean-Denis fut premier dans l'usage des psychotropes dans le cadre du traitement des *incomplétudes*.

— HEAD Genève

Colloque
*Images de l'espace :
 histoire, théorie, esthétique*



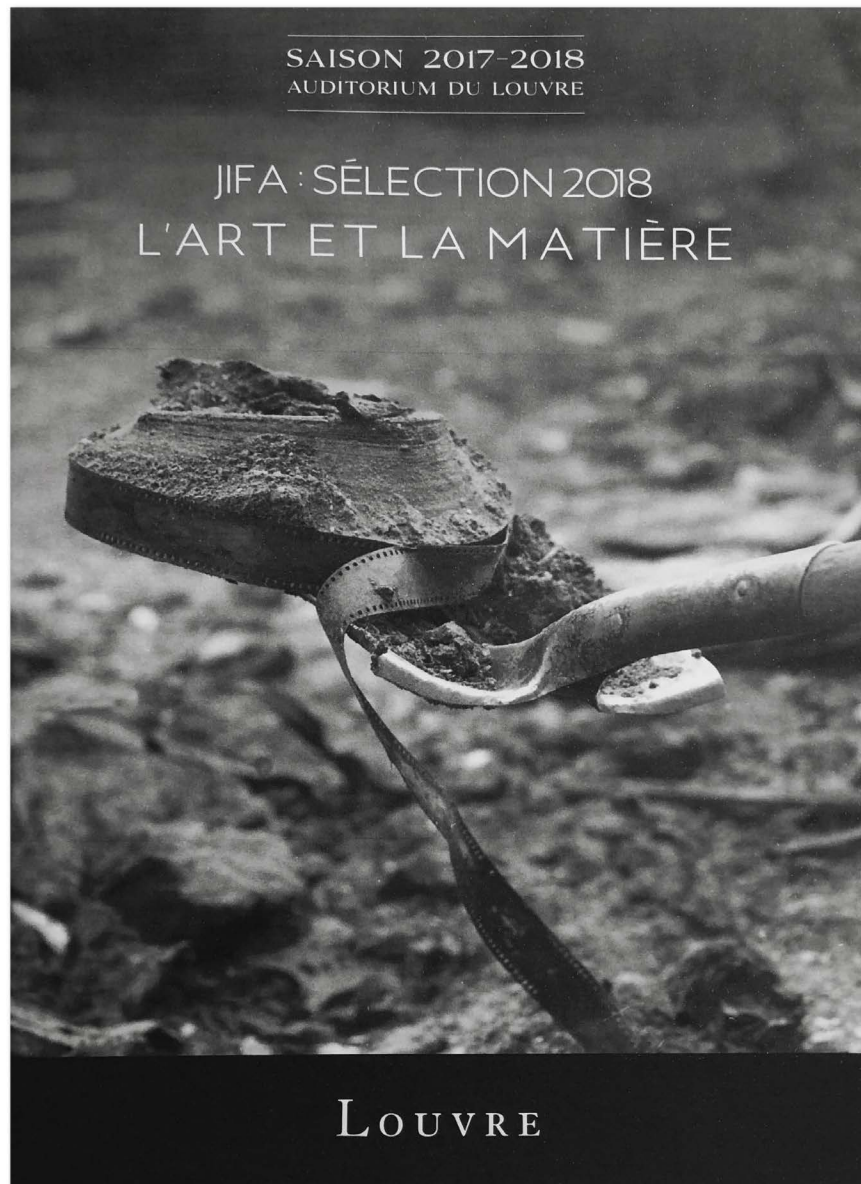
Colloque réalisé en collaboration avec l'Observatoire de l'Espace, le laboratoire arts-sciences du Cnes (Centre national d'études spatiales, Paris)

Dans le cadre du Master Symposium organisé par les Masters en Arts visuels de la HEAD - Genève 30-31 mars 2017

Avec Gérard Azoulay, Sebastian Grevsühl, Ségolène Guinard, Christophe Kilm, David Kirby, Jérôme Lamy, Claude Mettavant, Elsa de Smet, Peter Szendy

Boulevard James-Fazy 15
 1201 Genève
 Ouvert au public
www.head-geneve.ch





TÉLESCOPE INTÉRIEUR «UNE ŒUVRE SPATIALE D'EDUARDO KAC»

SAMEDI 27 JANVIER
À 14 H 30

Avant-première parisienne

Fr., 2017, 35 min, fichier numérique
Réalisation et montage :
Virgile Novarina

Image :
Virgile Novarina, Clémentine Rettig,
Warren Cockerham, Thomas
Pesquet, Léon Gomez, Jean Seban

Musique :
Louis Dandrel Clepsydre

Production :
L'Observatoire de l'espace,
le laboratoire arts-sciences du CNES
Avec le soutien de La Fondation
Daniel et Nina Carasso

Edition dvd :
a.p.r.e.s production et CNES

Conçue pour exister en apesanteur par le plasticien et poète Eduardo Kac—depuis plusieurs années en résidence à l'Observatoire de l'Espace, le laboratoire arts-sciences du CNES—et réalisée par l'astronaute français Thomas Pesquet à bord de la Station Spatiale Internationale, l'œuvre *Télescope intérieur* pose le premier jalon d'une nouvelle forme de création artistique et poétique, libérée des contraintes de la pesanteur.

Le film *Télescope intérieur, une œuvre spatiale d'Eduardo Kac*, nous entraîne dans cette aventure artistique et scientifique, depuis la conception de l'œuvre dans l'atelier d'Eduardo Kac à Chicago, jusqu'à sa réalisation en orbite par Thomas Pesquet à 400 km de la Terre, lors de la mission Proxima de l'Agence spatiale européenne.

Après des études de Mathématiques et de Physique, Virgile Novarina (né en 1976) s'est consacré à l'exploration artistique du sommeil sous forme d'écrits, de dessins, de photos et de films (*Au cœur du sommeil*, 2016 et

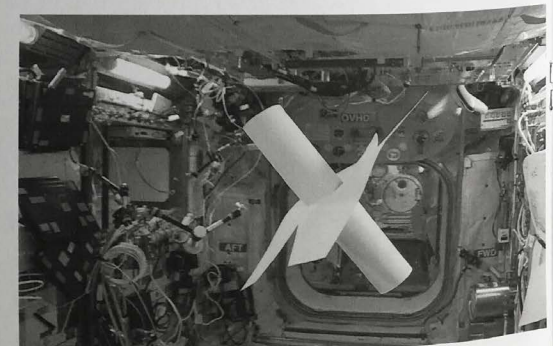
Tangible Striptease, 2017).
Il a également réalisé *Jean Olivier Hucloux, du travail à l'œuvre* (2011) son premier film documentaire.

Projection suivie d'une rencontre avec
Eduardo Kac, Thomas Pesquet (sous
réserve), Gérard Azoulay (*Observatoire de
l'Espace*) et Virgile Novarina.

Rencontre suivie d'une signature.

Télescope intérieur
de Virgile Novarina
© Virgile Novarina

Télescope intérieur
de Virgile Novarina
© Thomas Pesquet, ESA, CNES





> Eduardo Kac, le *Télescope intérieur* dans la coupole de l'ISS, avec le mince liseré bleu qui permet la vie sur Terre, 2017.

TÉLESCOPE INTÉRIEUR : LA PREMIÈRE ŒUVRE D'ART EN APESANTEUR

▶ ENTRETIENS DE JACQUES DONGUY AVEC EDUARDO KAC

Qu'en est-il de l'homme en état d'apesanteur, en gravité 0, soit ce qui serait nécessaire pour un voyage vers la planète Mars, par exemple, qui durerait six mois ? La question est intéressante parce que la première grande théorie d'explication de l'univers à partir de lois mathématiques est basée justement sur le concept de gravitation universelle.

L'ISS

L'International Space Station (ISS), la Station spatiale internationale, déploie une poutre de 108 mètres de long qui a coûté 150 milliards de dollars. La capsule Soyouz MS-03, à la tête de la fusée qui a transporté Thomas Pesquet, l'astronaute français, depuis la Terre, est arrivée à l'ISS. L'atmosphère terrestre se termine à 100 kilomètres. La Station est à 400 kilomètres en orbite au-dessus de la Terre, en apesanteur. Les satellites sont à peu près à 500 kilomètres et la lune, elle, à près de 300 000 kilomètres.

Pendant six mois, Thomas Pesquet, en compagnie d'autres spationnautes, notamment russes, a tourné chaque 24 heures 16 fois autour de la Terre, à la vitesse de 28 000 kilomètres-heure. Une journée sur Terre, c'est 16 journées pour eux, avec la nuit, puis le soleil, puis la nuit, puis le soleil... Il s'agit de la mission Proxima pour le laboratoire européen Columbus, en référence à Christophe Colomb. La coupole,

appelée Cupola, a des hublots qui permettent de voir la Terre défilier, avec ses aurores boréales, les villes la nuit... Les spationnautes ont des journées calculées sur les journées sur Terre, avec jour de rangement le samedi et jour de repos le dimanche.

UNE VIDEO D'ARTISTE PAR EDUARDO KAC

Une vidéo d'artiste de douze minutes, sortie en dix exemplaires, a été présentée au CNES le 24 mars 2017. Le samedi 18 février 2017, Thomas Pesquet a filmé deux heures avec une GoPro, une caméra qu'il avait sur sa tête, la réalisation de l'œuvre. Les images ont été envoyées sur Terre, et Eduardo Kac en a fait un montage. Elles alimentent le désir de se mettre à la place de Pesquet ou de l'artiste, et de voir voler l'œuvre, de prendre ce point de vue et de faire partager ce point de vue.

On y voit la fabrication de l'œuvre avec deux feuilles de papier et une paire de ciseaux. Il n'était pas question d'amener l'œuvre de la Terre, comme les spationnautes russes l'ont fait pour les icônes. Il fallait la réaliser avec le matériel qu'on pouvait trouver dans la Station spatiale, en l'occurrence des ordinateurs et des imprimantes. Donc il avait des feuilles A4 et une paire de ciseaux trouvée dans une des boîtes à outils de la Station. Un protocole a été établi au sol, notamment lors de différentes rencontres avec Thomas Pesquet au centre d'entraînement à Cologne. Mais l'œuvre a

été réalisée dans l'espace. On voit la fabrication de l'œuvre par Pesquet flottant dans l'apesanteur : d'abord le M, puis le télescope, une simple feuille enroulée qui traverse le M. On voit ensuite l'œuvre se déplacer au gré des courants d'air de la ventilation de l'ISS dans le couloir pour aboutir à la coupole, avec une vue sur la Terre qui défile.

UN FILM DOCUMENTAIRE PAR VIRGILE NOVARINA

Il y a aussi eu un film documentaire de 35 minutes réalisé par Virgile Novarina. Le processus de la création de l'œuvre, à partir de 2014, y est documenté : entretiens avec Eduardo Kac à Paris et à Chicago, entretiens avec Thomas Pesquet en compagnie d'Eduardo Kac. On y voit également l'envol de Baïkonour, le rendez-vous spatial de la capsule Soyouz avec l'ISS et la réalisation de l'œuvre dans l'ISS.

TELESCOPE INTÉRIEUR

Sur la vidéo, on voit clairement que le papier, contrairement à ce qui se serait passé sur Terre, donne l'impression d'être rigide, comme une sculpture. Ni la matière ni l'œuvre n'ont été conçues pour être dans le vide spatial, où le froid est énorme, alors qu'à l'intérieur de la Station, l'humidité est contrôlée tout comme la pression. Et c'est d'une beauté extraordinaire. Au moment où Thomas Pesquet fait le dernier geste, que l'œuvre sort de sa main et qu'elle flotte, qu'elle commence à naviguer dans les courants d'air de la ventilation, à ce moment-là, il devient le premier lecteur, et c'est sa subjectivité qui est mise au premier plan.

Quand un journaliste de France 3 l'interroge sur le fait d'avoir réalisé une œuvre dans l'ISS, il répond qu'il se voit comme un ambassadeur de la Terre, qu'il est là pour représenter l'humanité et que l'art fait partie de cette aventure. Franck Rose, journaliste, consacre un article dans le *New York Times* du 23 mars 2017 à l'œuvre d'Eduardo Kac.

« MOI / I »

L'œuvre reprend, découpée, le M de MOI. Le tube, le cylindre, crée avec son ouverture le O et, avec sa forme en longueur, le I. Mais le I, c'est aussi le JE anglo-saxon. Ou encore un corps humain, avec ses jambes, ses bras et son cordon ombilical coupé. Cette œuvre n'a ni haut ni bas, ni avant ni arrière, parce qu'elle est en apesanteur.

Un élément biographique peut aussi éclairer le choix de ce mot : à l'époque dure de la dictature militaire au Brésil, jeune, Eduardo Kac s'était mis nu, en équilibre sur une corniche du neuvième étage d'un immeuble, en face du 19^e bataillon de la police militaire, comme en témoigne la photo « Pornogramme 2 » de la série *Pornogrammes*. « Je combinais la mise en fragilité et la mise en confrontation, afin de saisir le pouvoir que cette fragilité donne, face à la puissance des corps institués du contrôle social, dans une verticalité de soi semblable au I, mais aussi au I, "je", en anglais », raconte-t-il.

Quant au titre de l'œuvre, *Télescope intérieur*, il renvoie à l'observation lointaine, Hubble, et à l'introspection, tel un télescope qui nous permettrait de nous regarder nous-mêmes. Il pourrait aussi faire penser à la lunette de l'astronomie à l'époque de la Renaissance, avec Galilée, qui a été, à la suite des découvertes qu'elle a permises, le déclencheur de la première théorie globale d'explication de l'univers, les fameux *Principes mathématiques de la philosophie naturelle* d'Isaac Newton en 1687, soit la théorie de la gravitation universelle. Le monde serait enfin transparent, mais un monde dont la transparence ouvrirait autant d'intrigues, comme le laisse entendre cette réponse de Newton tirée des *Principes mathématiques* sur comment il voyait l'univers maintenant qu'il avait presque tout expliqué : « Je ne sais pas comment je peux apparaître au monde, mais pour moi-même, il me semble que j'ai seulement joué comme un enfant sur la grève, trouvant par chance un plus beau coquillage, ou un galet plus lisse, alors que le grand océan de la vérité demeure encore inconnu devant moi. » Cela montre par analogie notre situation actuelle face à l'espace.

TECHNOCORPS ET CYBERMILIEUX



> Eduardo Kac et Thomas Pesquet à l'ESA, l'Agence spatiale européenne, 17 juin 2016. Photo : Virgile Novarina.



> Thomas Pesquet et le *Télescope intérieur* dans l'ISS, capture d'écran de la vidéo, 2017. Photos : courtoisie Eduardo Kac.





Segundo Caderno, O Globo, Rio de Janeiro - July 2017

O GLOBO

SEGUNDO CADERNO

QUINTA-FEIRA 20.7.2017

ESPECIAL
OBRA DE
EDUARDO
KAC FLUTUA
NA AUSÊNCIA
DE GRAVIDADE

Prefeitura libera captação para peça sobre Dona Zica, avó da secretária municipal de Cultura
 Gente Boa pag. 2
 CLO GUIMARÃES

pág. 6



JOÃO JOSÉ REIS

Vencedor do Prêmio Machado de Assis e presença confirmada na Flip 2017, historiador baiano considera 'tímidas' as iniciativas atuais pela preservação da memória da herança africana no Brasil

BOLEVA TORRES
boleva.torres@oglobo.com.br

do um poderoso antidoto ao racismo, pelo esclarecimento de crianças e jovens em formação, não apenas focando o passado escravista, mas no presente da discriminação. Nunca esse tipo de informação foi mais necessária, porque a internet e as redes sociais, pelo anonimato que possibilitam, incentivam os racistas a naturalizar o racismo através da manipulação de elementos da História. Os militantes negros e antirracistas estão certos em ver isso como um escândalo. Daqui a pouco teremos boate chamada timbreiro, se é que isso já não existe. Se quem boia esses nomes em seus negócios não aprender do que se trata, é preciso ir à porta dos estabelecimentos protestar e perturbar a clientela, que também de-

via saber por onde anda. Isso também é método de educação.

o senhor defende a construção de um museu da escravidão no Pelourinho. A proposta de um museu semelhante no Rio vem sendo criticada. Muitos preferem um museu da herança africana, por exemplo...

Um museu da escravidão traria da herança africana se for concebido sob inspiração da produção historiográfica recente. Os historiadores têm estudado aspectos essenciais da vida dos escravos com um olho na cultura trazida pelos africanos, no que diz respeito à família, à resistência cotidiana, à revolta e a formação de quilombos, à religiosidade etc. Por outro lado, um museu da herança africana terá que tratar de como os aportes culturais africanos se transformaram no Brasil escravista. Então não importa qual nome será dado a um museu que contemple, vamos dizer, a história do negro no Brasil em suas várias dimensões. Seu sucesso como instrumento de formação e transformação vai depender de como será concebido. Ultimamente penso mesmo que um museu da história afro-brasileira ou um museu da história do negro pudessem ser ainda mais interessante.

Como vê o Cais do Valongo ser eleito Patrimônio da Humanidade pela Unesco ao mesmo tempo em que os planos da construção

Localizado na Zona Portuária e recém-reconhecido pela Unesco como Patrimônio Histórico da Humanidade, o Cais do Valongo, cujas ruínas compõem os únicos vestígios materiais de desembarque de africanos escravizados nas Américas, chama a atenção pelo abandono e pela deterioração. Ao mesmo tempo em que os planos da construção

Recentemente, um restaurante chamado Senzala foi vandalizado por manifestantes em São Paulo. Como vê a utilização de palavras como "senzala" e "casa grande" para batizar restaurantes, condomínios e hotéis pelo país?

Indica a desinformação que leva à naturalização do racismo através da manipulação de elementos da História. Os militantes negros e antirracistas estão certos em ver isso como um escândalo. Daqui a pouco teremos boate chamada timbreiro, se é que isso já não existe. Se quem boia esses nomes em seus negócios não aprender do que se trata, é preciso ir à porta dos estabelecimentos protestar e perturbar a clientela, que também de-

taria da herança africana se for concebido sob inspiração da produção historiográfica recente. Os historiadores têm estudado aspectos essenciais da vida dos escravos com um olho na cultura trazida pelos africanos, no que diz respeito à família, à resistência cotidiana, à revolta e a formação de quilombos, à religiosidade etc. Por outro lado, um museu da herança africana terá que tratar de como os aportes culturais africanos se transformaram no Brasil escravista. Então não importa qual nome será dado a um museu que contemple, vamos dizer, a história do negro no Brasil em suas várias dimensões. Seu sucesso como instrumento de formação e transformação vai depender de como será concebido. Ultimamente penso mesmo que um museu da história afro-brasileira ou um museu da história do negro pudessem ser ainda mais interessante.

Como vê o Cais do Valongo ser eleito Patrimônio da Humanidade pela Unesco ao mesmo tempo em que os planos da construção

Localizado na Zona Portuária e recém-reconhecido pela Unesco como Patrimônio Histórico da Humanidade, o Cais do Valongo, cujas ruínas compõem os únicos vestígios materiais de desembarque de africanos escravizados nas Américas, chama a atenção pelo abandono e pela deterioração. Ao mesmo tempo em que os planos da construção

Ciência e arte

UMA ODISSEIA ARTÍSTICA

Mostra 'Em órbita: telescópio interior', de Eduardo Kac, traz a primeira obra de arte desenvolvida especialmente para a gravidade zero

NELSON GOBBI
nelson.gobbi@oglobo.com.br



No espaço. A obra de Eduardo Kac no ambiente sem gravidade: montagem com folhas de papel forma a palavra "mes", albatrão, um dos desenhos do projeto

Protalcos papel e tesoura, tecnologias que nos acompanham há séculos, instalados em uma estrutura capar de leve e manter o homem no espaço. Foi assim, em fevereiro deste ano, que foi desenvolvida a primeira obra de arte criada especialmente para a gravidade zero, um projeto do brasileiro radicado em Chicago Eduardo Kac, realizado em parceria com o astronauta francês Thomas Pesquet na Estação Espacial Internacional. O objeto em questão é formado por duas folhas de papel, uma cortada em formato de M (e que também evoca uma forma humana flutuando) com um círculo cortado no meio, por onde passa outra folha enrolada em forma de cilindro. Juntas, elas formam uma estrutura que pode ser lida como a palavra "mes" ("mes", em francês), a partir da maneira como ela se movimenta em gravidade zero. A escultura feita em alguns minutos pelo astronauta é resultado de um projeto de dez anos desenvolvido por Kac com apoio do Observatório de l'Espace — o laboratório de arte-ciência da Agência Espacial Francesa —, que chega ao público com a mostra individual "Em órbita: telescópio interior", que o artista abre hoje às 19h na Lúcia Cavallotti Arte Contemporânea, em Ipanema.

— Tenho o sonho de realizar uma obra no espaço desde os anos 1980, mas concretamente a coisa começou em 2007, quando me tornei artista em residência artística da Agência Espacial Francesa. Começamos um diálogo a respeito desse projeto, e tudo foi avançando lentamente.

Foi um treinamento mútuo. Ele me explicou como seria no ambiente de gravidade zero, e eu o treinei para a realização da obra, segundo o protocolo criado. Também discutimos o posicionamento das câmeras e outras questões. O tempo dos astronautas é muito contado, por isso seguir o protocolo é fundamental. A criação de um objeto

de arte no espaço era um dos componentes em sua missão. É como qualquer outra experiência, não era um favor que ele estava fazendo, fora de suas atividades.

Lida como a palavra "mes", a estrutura cria um paralelo com a poesia holográfica realizada por Eduardo Kac na década de 1980 como uma forma de criar um sistema de escrita que não fosse determinado pela gravidade.

— A escrita obedece o geotropismo, ou seja, ela é condicionada pela ação que a gravidade tem na nossa sensibilidade. Já nos anos 1980 me perguntava que tipo de poesia e de arte visual poderia ser desenvolvida sem essa imposição — analisa Kac. — A poesia holográfica foi um passo nesse sentido, porque a luz é feita de fótons, que são partículas e não têm massa. Do ponto de vista da percepção, ao escrever com a luz no espaço não estou condicionado à gravidade; a projeção busca escapar pela limite da página, do suporte.

Mas, como escultores, estamos limitados pela ação da gravidade na Terra. No espaço, o corpo também é trazido de volta ao ato da leitura, a gravidade zero cria essa liberdade para o artista.

O diálogo entre arte e ciência norieira a trajetória de Kac, em experiências pioneiras como a obra "Gárgula do tempo" de 1997, na qual tentou-se a primeira pessoa a ter um microchip implantado

no próprio corpo, ou em "Oeilto GFP", na qual introduziu a proteína verde GFP das águas-vivas em células reprodutivas de uma coelha albinas, fazendo com que, sob luz azul, seu filhote emitisse luz verde. Professor de Arte e Tecnologia na escola do Instituto de Arte de Chicago, Kac não vê a dissociação entre os dois meios.

— Há um preconceito social que coloca o cientista em um patamar mais elevado do que o artista. Quando dizem que o artista trabalha com ciência, ninguém observa que o cientista usa a arte em seu trabalho. Basta pensarmos: quem inventou a fotografia, um cientista ou um artista? Quem inventou a perspectiva, que vai orientar a fotografia? É possível fazer ciência sem fotografia? Não. Além desses, temos inúmeros exemplos que nos levam à conclusão de como cientistas fazem uso amplo de procedimentos inventados por artistas — detalha Kac. — E, no fundo, chamamos de ciência coisas com as quais ainda não temos familiaridade. O papel, a cactaria, o celular, rádios e ciência, mas esquecemos disso porque fazem parte do nosso cotidiano. Para as gerações futuras, as viagens espaciais também serão coisas triviais. É com estas gerações, para os bisnetos de quem está vivo hoje, que quero dialogar através da minha obra.

"EM ÓRBITA: TELESCÓPIO INTERIOR"
 ONDE: Lúcia Cavallotti Arte Contemporânea — Rua Barão de Jaguaripe 387, Ipanema (2523-4096) | QUANDO: Abertura hoje, às 19h. Seg a seg, às 19h. Ter a sab, de 10h às 18h | AGENDA: QUANTO: Grátis. CLASSIFICAÇÃO: Livre



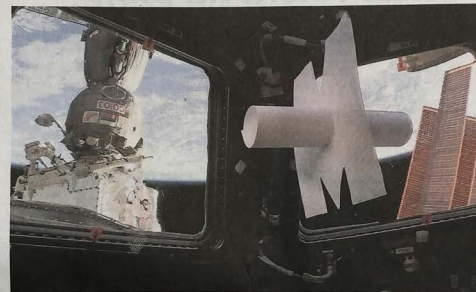
L'artiste, qui marie poésie et technologie, sera ce soir à l'EPFL, invité par le Printemps de la poésie

Eduardo Kac, science incluse

« THIERRY RABOUD

Création » Des chiffres et des lettres: deux champs d'investigation qui se imaginent diamétralement opposés. L'artiste américain Eduardo Kac réconcilie pourtant la technique et le symbolique, conjugue recherches scientifiques et poésie pour esquisser l'avenir de l'art. Il sera ce soir à l'École polytechnique fédérale de Lausanne, invité par le Printemps de la poésie à présenter quelques aspects de son œuvre déconcertante.

Visée didactique « L'œuvre de Kac est extrêmement puissante car elle dissout des frontières conceptuelles importantes, dont celles qui opposent science et poésie », note Hugues Marchal, professeur à l'Université de Bâle, qui mena ce soir l'entretien à l'EPFL. Spécialiste de la poésie scientifique, il rappelle que les deux domaines ont longtemps entretenu des liens étroits, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les gens de lettres étaient à la fois scientifiques et littéraires, à l'instar de Buffon, auteur de l'« Histoire naturelle » et que l'on retrouve aujourd'hui en Péléade. On peut aussi songer à Ampère, un scientifique qui remplissait ses cahiers aussi bien de vers



Le Telescope intérieur d'Eduardo Kac flottes dans l'espace de la Station spatiale internationale. Thomas Pesquet



« J'invente une poésie d'avenir »

Eduardo Kac

de calculs mathématiques - Invités à investir le champ scientifique, de nombreux poètes d'alors vont nourrir leurs œuvres des récentes découvertes, dans une visée didactique placée sous le haut patronage des Géorgiques de Virgile ou du De Natura Rerum de Lucrèce. Ce n'est qu'au cours du XIX^e siècle que la modernité romantique revendiquera avec Baudelaire « le caractère extrascientifique de toute poésie », condamnant ainsi à l'oubli tout un pan de l'histoire littéraire. Mais les poètes ne cessent pas pour autant de puiser leur matière créative dans les avancées technologiques. « En 1918,

dans sa conférence L'Esprit nouveau et les poètes, Apollinaire constate que les nouveaux aventuriers de l'imaginaire sont les savants. Lui-même sera l'un des premiers à intégrer en poésie des développements technologiques comme l'atome. D'autres poètes à sa suite s'intéressent aux sciences, à l'instar de Francis Ponge, qui a notamment écrit pour EDF un long poème en prose sur l'électricité », note Hugues Marchal. Et l'on songe encore à la Physique amusante de Rêda ou à la Petite cosmologie portative de Queneau... Un héritage que prolonge avec audace le poète et plasticien Eduardo Kac, inventeur de

supports expressifs inédits. « Le contenu de la poésie ne change pas, elle s'intéresse depuis toujours aux angoisses et espoirs de son époque. Mais c'est bien dans la syntaxe du poème que sa véritable expression se manifeste. Je n'emploie la technologie que pour réinventer cette syntaxe », explique-t-il au téléphone depuis Chicago où il travaille. Des technologies qu'il investit en explorateur. Dès 1983, l'artiste dépeint sa poésie en hologrammes, imposant une lecture « kinésinétique » où le mouvement du regard compose un sens toujours fluyant. Pour son installation transgénétique intitulée Genesis, il encode en

more un fragment de la Genèse avant de le faire traduire en bases ADN, insérées dans le patrimoine génétique d'une bactérie que des rayons ultraviolets font ensuite muter...

Oléactif ou spatial D'autres supports, du Minitel au pétunia, lui inspirent des œuvres tout aussi intrigantes. L'an passé, l'astronome français Thomas Pesquet donnait vie, avec deux feuilles de papier et une paire de ciseaux, à son œuvre Telescope intérieur dans l'espace de la Station spatiale internationale. Et ce « mode tridimensionnel de flotter, aux lisières de nos certitudes (video) à retrouver sur notre site internet », c'est pas une œuvre apportée dans l'espace, mais véritablement fabriquée sur place, en prenant compte de l'absence de gravité. Un geste symbolique fondamental, au même titre que les premiers pas d'Armstrong: l'enthousiasme l'artiste, qui revendique la portée novatrice de son travail, qu'il soit holographique, oléactif ou spatial.

Avant-gardiste, Eduardo Kac ne doute pas que l'avenir, notamment interstellaire, lui donnera raison. « J'invente une poésie d'avenir, et ma space poetry connaîtra d'autres développements. Je suis convaincu que d'ici une vingtaine d'années nous aurons des sols végétalisés vers la Lune pour la coloniser, avant de viser Mars. Et nous continuerons à avoir des pratiques artistiques, car l'homme ne peut s'empêcher de créer de l'art. »

» Rencontre avec Eduardo Kac, ce soir, 17h, Bibliothèque de l'EPFL, Esplanade. Entrée libre, sur inscription.



ARS ELECTRONICA - 2017



Un grand pas pour l'art

ARTS Une fois dans l'espace, l'astronaute Thomas Pesquet réalisera une œuvre d'Eduardo Kac en papier : le mot « MOI » flottera en apesanteur.

CLAIRE BOMMELAER cbommelaer@lefigaro.fr

L'astronaute Thomas Pesquet a-t-il vérifié qu'il avait une paire de ciseaux et du papier blanc avant de décoller hier soir de Baïkonour à bord de Soyouz? Embarqué dans une expérience artistique, ces deux objets banals lui seront indispensables, une fois dans l'espace. Pendant la mission Proxima, l'astronaute s'est engagé à réaliser une œuvre d'Eduardo Kac, *Télescope intérieur*. Deux pliages, un découpage, un assemblage et le mot « MOI » apparaîtra, puis flottera en apesanteur. « Ce mot résume tout un chacun, et donc l'humanité », dit l'artiste.

Avant de monter à bord de la fusée pour une mission de six mois, Thomas Pesquet a promis de s'y coller « un dimanche », lorsque son emploi du temps millimétré lui permettra. « Je mettrai l'œuvre dans l'espace européen de la station spatiale, a-t-il encore indiqué. Cela sera un petit pas pour l'homme, et un grand pas pour l'art. » Une caméra Go-Pro prendra des images du MOI. Elles seront



Eduardo Kac et Thomas Pesquet.

le point d'orgue de Sidération, le festival des imaginaires spatiaux organisé par le Centre national d'études spatiales, en mars 2017.

Le principe d'une performance artistique à bord de la fusée est bien sûr passé sous les fourches Caudines des experts du Cnes. Comprenant la puissance poétique du néant et la part de rêve de ces voyages, ils ont fini par donner leur accord. Par le

passé, des objets d'art, dont des icônes embarquées par les Russes, ont déjà fait le grand voyage.

Mais cette fois, le MOI sera réalisé à bord. « On ne peut pas apporter n'importe quoi dans une station : rien de contondant, aucun matériau putrescible, aucune matière risquant de dégager du gaz », explique Gérard Azoulay, responsable de l'Observatoire de l'espace du Cnes. Depuis quinze ans, ce dernier pousse écrivains et artistes à travailler autour du cosmos et de l'Univers. C'est lui qui a mis en relation l'astronaute et l'artiste, en 2015, afin qu'ils mettent au point le geste poétique. « Là-haut, il n'y aura ni haut ni bas, et l'absence de gravité deviendra un moyen artistique », a alors déclaré Eduardo.

Thomas Pesquet a mordu à l'hameçon. Dans un court texte, il estime que les vols habités doivent être « une source d'inspiration pour le public ». Le MOI en papier A4, si dérisoire sur terre, si beau à des milliers de kilomètres de la planète, fait visiblement partie de cette démarche. ■

[+](#) [f](#) [» Lire aussi PAGE 10](#)

